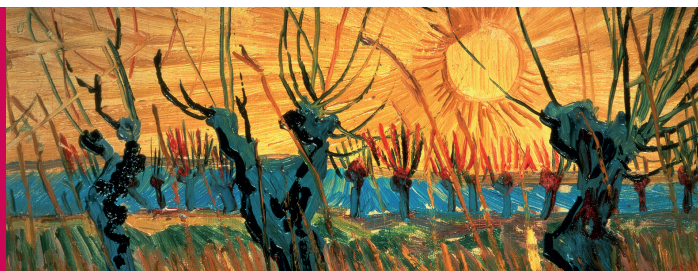


Jean Witt

# À l'écoute de ton visage

*L'ultime accompagnement  
d'une malade d'Alzheimer*



Littérature ouverte

DESLÉE DE BROUWER





À l'écoute de ton visage

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège  
Éditions Desclée de Brouwer  
10, rue Mercœur – 75011 Paris  
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

*[www.editionsddb.fr](http://www.editionsddb.fr)*

ISBN : 978-2-220-06745-2

ISBN pdf : 978-2-220-07991-2

Jean Witt

À L'ÉCOUTE  
DE TON VISAGE

*L'ultime accompagnement  
d'une malade d'Alzheimer*

DESCLÉE DE BROUWER



*Ne pars pas.  
Ne me quitte pas.  
Je veux que tu sois  
Mon dernier regard.*  
Janine

*Le visage parle.  
Il parle en ceci  
Que c'est lui qui rend possible  
Et commence tout discours.*  
Levinas<sup>1</sup>

*Que Dieu te bénisse et te garde!  
Que Dieu fasse pour toi rayonner son visage et te  
fasse grâce!  
Que Dieu te découvre sa face et t'apporte la paix.*  
Bénédiction biblique<sup>2</sup>

---

1. E. LEVINAS, *Éthique et infini*, Fayard, 1982, p. 92.

2. Livre des Nombres 6,24-26.



## Préface

### Épouse de l'invisible

Tout enfant, la romancière Sylvie Germain avoue qu'elle ne lisait pas, ou très peu, mais que les images la fascinaient, les visages surtout. Jeune fille paisible, elle se voyait plutôt peintre ou sculpteur, peut-être danseuse. C'est pourtant l'écriture qui va l'emporter et nous offrir une œuvre où se joue un terrible combat entre l'horreur et l'éblouissement. Une œuvre qui, parce qu'elle ose s'aventurer dans l'immensité, donne grandeur et noblesse au plus ordinaire. Une œuvre qui laisse large place à l'expérience des oubliés, des désespérés, des exténués, à qui elle offre la force d'aller chercher sous les gravats de la souffrance, un souffle, une lumière, une générosité.

La lumière, Sylvie Germain tente d'en recueillir quelques grains au plus noir de l'actualité. Mais sa joie est aussi de la rencontrer chez des peintres de l'intériorité, comme Piero della Francesca, Johannes Vermeer ou Georges de La Tour. C'est que «la lumière est aux peintres, dit-elle, ce que le chant des mots est aux poètes, la mélodie du silence aux musiciens». Une lumière qu'elle raconte admirablement en évoquant *L'Atelier*, une toile de Vermeer qui représente Clio, muse de l'histoire, «vêtue de bleu subtil et de jaune léger (...). Ses yeux sont même baissés et son sourire d'une extrême douceur, tout son visage est empreint de pudeur. Clio est une

chaste fiancée qui attend que le peintre l'unisse à la splendeur du visible, qu'il lui révèle le secret de la lumière, qu'il l'intronise épouse de l'invisible<sup>1</sup> ».

En me promenant quelques minutes chez Sylvie Germain, je me trouve déjà chez Jean Witt qui à travers l'ultime accompagnement de son «étrangère bien-aimée» se fait à la fois peintre, poète et musicien. Car c'est peut-être ce qui m'a le plus frappé en le lisant : il réussit à nous faire rejoindre sa «Janine tombante» à travers le chuchotement de la lumière, le chant des mots et la mélodie du silence.

Mais qu'on ne s'y trompe pas ! La rudesse de la situation n'est pas sublimée. Jamais l'auteur ne cache la dureté de l'accompagnement. Du début à la fin, nous sommes dans le visible, le très concret, le plus que quotidien, mais un visible « toujours ourlé d'absence, d'échos insoupçonnés, de mouvantes lueurs », un visible « hanté de profonds lointains<sup>2</sup> ».

Un visible si dur et si encourageant. C'est que Jean Witt, sans jamais s'éloigner de son vécu et de son ressenti, offre sur la maladie d'Alzheimer une information précise, située et expérimentée par un accompagnant qui pourra, je crois, aider bien des proches à mieux comprendre et donc, peut-être, j'espère, mieux vivre ce tremblement de terre qui vient bousculer de fond en comble une existence et son environnement. Un exemple. Lorsque disparaît l'identité narrative de l'être si cher, son identité

---

1. S. GERMAIN, *Ateliers de lumière*, Desclée de Brouwer, 2004, p. 40-42.

2. S. GERMAIN, *Ateliers de lumière*, *op. cit.*, p. 45.

relationnelle prend le relais avec plus de force. Car il n'y a pas que la mémoire explicite consciente, nous explique l'auteur, mais aussi la mémoire implicite émotionnelle inconsciente qui persiste : « Si ses yeux ne me reconnaissaient pas, son cœur me savait. »

Ce visible si quotidien et si douloureux, Jean Witt – c'est une des forces de son texte – va réussir à nous le partager et même à nous l'alléger grâce au chant des mots dont parlait Sylvie Germain. Je pense à ce passage sur « tomber ». Qu'il est terrible de voir l'aimée tomber dans l'abîme de la maladie sans pouvoir la rattraper dans sa chute. Et qu'il est bon alors d'être accompagné par un poème de Rilke qui nous rappelle que « nous tombons tous », mais que

*Et pourtant il est Un  
Qui de façon infiniment douce  
Tient dans ses mains  
Cette tombée.*

Ou encore, un peu plus loin, ce passage autour du vêtement. Que veut dire habiller, déshabiller, quand la maladie dépouille complètement et qu'on retrouve sa nudité première ? « Ne faut-il pas être nu, demande l'auteur, pour être revêtu de Dieu ? »

Mais la poésie se donne aussi, tout au long du récit, à travers le jeu de mots et d'expressions qui donnent au visible une si belle couleur d'invisible. Je songe à ce jour où Janine a reconnu Jean à un geste qui lui était familier : « Tes yeux étant empêchés de me voir, tu m'as de nouveau demandé : "Où est

Jean ?” Je suis allé fendre du bois dans l’annexe de notre maison. Guidée par le bruit, tu es venue vers moi et m’as dit :

*Ah, tu es là !*

*Où étais-tu ?*

Entre les lignes, sans jamais peser, *À l’écoute de ton visage* offre au lecteur, grâce, justement, au langage poétique du récit, un itinéraire spirituel hors sentiers battus. Très subjectivement, je me suis senti rejoint par trois dimensions de cette approche originale. Et d’abord par ce que je m’autorise à appeler, dans le prolongement du titre, une spiritualité du visage. Quand on quitte Jean Witt, on est en tout cas certain d’une chose : qu’il est bon d’être regardé ainsi ! Car l’âme de sa « mésange » n’a cessé de résonner en lui. Et cette résonance, il l’a vue, souvent, affleurer son visage. « Jusqu’à la fin, je l’ai regardée *comme une personne*, inconditionnellement, malgré la misère de la chair. Je n’ai cessé de voir sa beauté, même en l’absence de sourire. »

Mais plus encore que la spiritualité du regard, Jean Witt insiste sur la spiritualité de l’écoute : « J’ai appris à t’écouter pour te voir, à t’écouter jusqu’à dans ton silence. Ce n’étaient pas les yeux qu’il fallait ouvrir, mais les oreilles. » Et à l’écouter jusqu’au fond du puits où elle était tombée. Que faire ? Fallait-il jeter une échelle et tenter de la faire remonter à la lumière ? « J’ai compris qu’au lieu

d'essayer de te faire sortir de ton puits, il fallait que j'y entre.»

La troisième dimension, bouleversante, tient en un mot : dépaysement. Celles et ceux qu'atteint l'Alzheimer sont de plus en plus dépayés par la maladie. Et ils entraînent leurs proches dans leur dépaysement. Est-il possible d'habiter positivement ce dépaysement ? Jean Witt pense que oui quand il écrit à sa Janine : « Tu m'as dépayé spirituellement. »

Ce regard spirituel sur la maladie d'Alzheimer (une première !), l'auteur va lui donner une acuité plus profonde encore en réussissant à mêler récit de vie et interprétation du texte sacré. Car, tout au long du parcours, des passages de la Bible et des Évangiles accompagnent le texte... tout naturellement. C'est la première fois que je suis avec un auteur qui aborde la maladie à la lumière des Écritures et interprète les Écritures à la lumière de la maladie. Sans artifice, j'insiste.

Quelle belle relecture, par exemple, de la Samaritaine, « puisatière de mon âme », ou des Pèlerins d'Emmaüs que Jean Witt appelle « les Alzheimer d'Emmaüs » puisque, au sens propre, leurs yeux étaient « empêchés de le voir ». J'aime aussi « mon trésor caché dans le champ de la maladie d'Alzheimer » ou l'épisode de l'apparition à Thomas quand Jésus dit à son disciple incrédule : « Pose ton doigt ici : voici mes mains, avance ta main et mets-la dans mon côté. » Porterons-nous dans l'éternité les

stigmates des souffrances du temps?» se demande l'auteur, qui dialogue aussi avec saint Jean :

*Si quelqu'un m'aime  
Il gardera ma parole (14,23).*

Et de fait, ce livre si amoureux n'est-il pas surtout une manière de garder la parole de Janine? De la garder et, avec elle, de « dessiner une porte sur un mur infranchissable » comme dit Bobin. « Non, Alzheimer ne saurait tenir la porte fermée, enchaîne Jean Witt. Je ne cesserai de dessiner des portes pour entrer chez toi. »

Au moment où j'écris cette préface, une famille m'appelle au secours. Le mari et papa, atteint depuis six ans par une sclérose latérale amyotrophique (maladie de Charcot) est à bout et désespéré. Son épouse aussi. Il communique via un écran d'ordinateur qu'il commande par les cils et les yeux et parvient à me dire, lettre après lettre : « Je veux partir car je pèse trop sur mes proches. Mais j'ai peur de mourir. » Je lui demande : « Et si vos proches, malgré leur épuisement, sont encore capables de vous porter? » Il me répond : « Demandez-leur! » Après un silence, je vois s'inscrire lentement sur l'écran : « Je trouve qu'il est formidable de vivre. Mais pourquoi j'ai ça? » Et il pleure.

Je n'ai pas de réponse à son « pourquoi », mais je viens de vivre une heure bouleversante avec lui. Et je me dis : « Comment des êtres si blessés donnent-ils